

Un inspecteur, en les voyant entrer, leur demanda :

— Qu'est-ce que vous désirez ?

— C'est pour un vol, dit crânement Mattéo.

— C'est bien. Attendez votre tour.

Il y avait là cinq ou six individus, hommes et femmes, ramassés pendant la nuit, qui attendaient sur les banquettes, sous la surveillance de sergents de ville. Un à un, ils passaient dans un bureau spécial où le secrétaire du commissaire de police les interrogeait.

Un homme âgé, à moustache blanche, décoré, entra, affairé.

A sa vue, les inspecteurs de police se levèrent poliment.

C'était le commissaire.

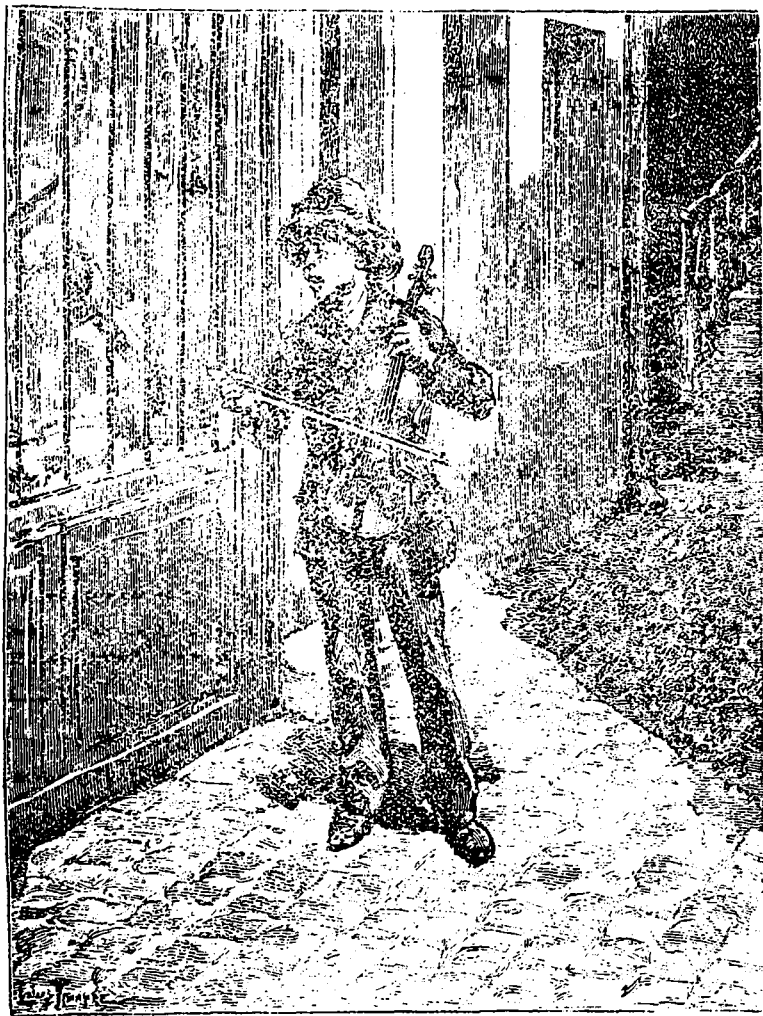
Il disparut dans un bureau qui communiquait avec celui de son secrétaire, mais, en passant, il avait jeté un coup d'œil sur Mattéo et sur Fanchon. Un moment, il les prit pour des détenus.

— Arrêtés ? demanda-t-il laconiquement.

— Non, monsieur le commissaire. Ils viennent pour un vol, paraît-il.

— Eh bien, je vais les entendre... Faites-les entrer....

Les enfants furent introduits dans le cabinet du magistrat. Pendant quelques minutes, celui-ci ouvrit et lut des lettres, les classa, en remit à son secrétaire, consulta deux ou trois dossiers.



— Je m'approchai... sans cesser de jouer et je regardai attentivement.
(P. 16, col. 2.)

Les enfants, silencieux, n'osant remuer, attendaient.

Enfin le commissaire se tourna vers eux.

Il les examina d'un coup d'œil. L'honnête figure de Mattéo, le visage délicat, exquisement joli de Fanchon lui plurent, car il leur sourit. Ses yeux eurent un éclair de bonté.

— Voilà deux gentils enfants ! semblait-il dire.

Avec un regret pourtant, celui de voir que ces deux enfants n'étaient en somme, que des petits vagabonds.

— Maintenant, je vous écoute, dit-il... Voyons, qu'est-ce que vous avez à me raconter?... D'abord, dites-moi qui vous êtes, ce que vous êtes et où vous demeurez....

Fanchon fut un peu intimidée et garda le silence.

Mais Mattéo, résolu, prit la parole :

— Nous sommes, vous le voyez à mon violon et mon amie à sa vielle, des musiciens ambulants... Dernièrement, j'appartenais à la troupe de Luccini qui demeure rue de la Bûcherie, sur la rive gauche....

— Je le connais... de réputation... Est-ce que vous avez à vous plaindre de ses brutalités, par hasard ?

— Oh ! monsieur, si ce n'était que cela !

— C'est un bourreau d'enfants.

— Nous ne nous plaignons pas de ses coups, monsieur, ça ne vaut

pas la peine... mais d'autre chose... Fanchon, qui est là, fait toujours partie de sa troupe, moi je suis parti.

— Pour quelle raison ?

— Parce qu'il m'a chassé.

— Et quel méfait aviez-vous commis ?

— Rien, monsieur. Seulement le maître m'accusait.

— De quoi ?

— D'un vol... Il m'accusait d'avoir volé la vielle de Fanchon, pas celle-ci qui ne vaut pas quatre sous, mais une autre, très belle, qui lui avait été donnée en héritage, et qui, certainement, valait des centaines et des centaines de francs.

— Qui a commis ce vol, si ce n'est pas vous ?

— Monsieur le commissaire, je ne ferai pas comme Luccini, moi. Je ne porterai contre personne d'accusation formelle. Je suis persuadé que le voleur, c'est lui. Mais tout ce que je pourrais dire et rien, c'est la même chose. Il vaut mieux vous donner le moyen de découvrir le coupable. Et ce moyen, je vous l'apporte.

— Ah ! ah ! parlez, petit, parlez !

Mattéo raconta ses recherches à travers Paris en se basant sur les itinéraires faits par Luccini, et dans lesquels le maître avait deux fois, comme à dessin, oublié le XVII^e arrondissement. Mattéo mettait d'autant plus d'aplomb à ses recherches qu'il voulait se venger de Luccini et en même temps se disculper aux yeux de Fanchon, bien que celle-ci ne le crût point coupable.

Il dit comment il avait retrouvé la vielle chez un brocanteur, au fond de la cour d'une maison de la rue Pigalle.

— Pierlot ? interrompit le commissaire de police.

— Oui, monsieur. Je crois que c'est son nom.

— Tiens ! tiens ! murmura le magistrat... si c'était une occasion ! il y a assez longtemps que je cherche à le pincer, celui-là....

Et à Mattéo, avec bienveillance :

— Continuez, petit !

— Je suis entré chez Pierlot, pour m'assurer que je ne me trompais pas. Et alors, ce matin—car ma découverte ne date que d'hier—ce matin j'ai averti Fanchon et nous sommes allés ensemble rue Pigalle.

Mattéo se tut. Il avait une grosse émotion.

— Alors ?

— Alors, monsieur, la vielle n'y était plus.

— Vous êtes sûr ?

— C'est-à-dire, monsieur, elle n'était plus à la devanture. Maintenant l'avait-il cachée dans quelque coin de son magasin ? Je l'ignore. Nous n'avons pas osé demander... Moi surtout, qui étais déjà entré chez le brocanteur la veille... et qui aurais été reconnu.

— Que voulez-vous que j'y fasse ? La preuve a disparu. C'était hier que vous auriez dû m'avertir et non pas aujourd'hui.

— Est-il vrai, monsieur, que vous ne pouvez rien ?

C'était Fanchon qui suppliait.

Et elle était si touchante, les yeux pleins de larmes et les mains jointes, que le magistrat se laissa attendrir.

— Pierlot n'est pas un homme avec lequel on ait besoin de prendre des gants, dit-il... C'est un recéleur connu, mais rusé... Je puis l'interroger, mais je vous préviens que nous n'y gagnerons pas grand'chose....

— Essayez, monsieur, essayez... dit Mattéo.

— Je vais l'envoyer chercher... Passez dans le bureau de mon secrétaire, en attendant... Lorsqu'il arrivera, je ne veux pas qu'il vous aperçoive et je le ferai entrer directement....

Au bout d'une demi-heure, Pierlot était au commissariat.

C'était un petit homme ratatiné, au visage ridé, aux yeux de furet, bordés de rouge, l'air méfiant et méchant.

Comme il avait pas mal de peccadilles non réglées sur la conscience, il n'était pas sans éprouver quelque crainte d'une comparution devant le magistrat.

Le commissaire ne le fit pas attendre longtemps. Il l'introduisit aussitôt.

— Monsieur le commissaire a besoin de moi ? demanda Pierlot.

— Oui. Et je n'irai pas par quatre chemins : vous savez que j'ai l'œil sur vous depuis longtemps. Donc, vous allez répondre catégoriquement aux questions que je vais vous faire....

— Je n'ai pas de reproches à m'adresser, fit le cauteleux personnage, et je ne sais pas où monsieur le commissaire veut en venir...

— Vous avez une vielle chez vous ?...

— Non, monsieur le commissaire.

— Elle s'y trouvait encore à la devanture dans la journée d'hier.

— Oui, monsieur le commissaire... C'est vrai... mais je ne l'ai plus.

— Qu'est-elle devenue ?

— Je l'ai vendue.

— A qui ?

— Je ne sais pas. Je ne tiens pas compte du nom des acheteurs quand ils payent comptant.

— Combien l'avez-vous vendue ?

— Douze cents francs. Mes livres en font foi, car j'ai des livres !